

Interview réalisée par Christophe Diprima de son ancien professeur de rhéto, M. Spée dans le cadre d'un travail pour son cours de philo en 1^{ère} année d'architecture à Saint-Luc (Liège).

[interview réalisée en mai 2003, les notes sont de février 2008]

1. Avez-vous choisi votre métier par conviction ?

Oui. La principale conviction qui doit animer un enseignant, est, à mon avis, de susciter l'étonnement devant la richesse et la complexité de la réalité.

Cette réalité peut être un livre, un objet technique ou un geste théâtral...

Cet étonnement permet d'une part, de réconcilier l'individu avec la réalité, et d'autre part, d'entretenir chez l'enseignant, et d'engager chez l'élève un processus de connaissance.

Ce qui doit, par ailleurs, accompagner la tâche de l'enseignant, est un souci d'écoute de l'élève, de traduction et de mise en situation de problèmes, d'« énigmes » à résoudre.

2. Quel est votre point de vue sur la façon dont l'enseignement a évolué ses cinquante dernières années ? (Rapport d'autorité du prof et droits des élèves)

N'ayant que vingt-cinq années d'enseignement, il me serait difficile de répondre pour une période de cinquante ans...

Ceci étant dit, la réponse qui va suivre ici, est relative à l'enseignement général.

Je peux observer en considérant l'attitude des élèves face à un prof dans la « norme » que ces derniers sont passés d'une attitude d'opposition, de contestation à une attitude passive faite d'une indifférence polie, dans le meilleur des cas.

3. A quoi attribuez-vous cette évolution ?

Cette évolution est due à un environnement saturé d'informations et de stimulations en tout genre. L'individu est bombardé, il est paralysé. Devant l'enseignement qui lui est fourni, l'élève est comme pris – dans le meilleur des cas – de « compassion » pour ceux qui y travaillent ou de rage destructrice dans le pire des cas. Ce ne sont pas les profs qui l'écrasent mais le système informationnel extérieur à l'école. Ce système ne lui laisse plus l'esprit disponible¹ mais exige une perpétuelle attention quand ce ne sont pas en plus des réponses permanentes et immédiates.

¹ La fameuse déclaration du directeur de TF1, Patrick Le Lay en juillet 2004 : « "Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective business, soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. C'est là que se trouve le changement permanent. Il faut chercher en permanence les programmes qui marchent, suivre les modes, surfer sur les tendances, dans un contexte où l'information s'accélère, se multiplie et se banalise. La télévision, c'est une activité sans mémoire. Si l'on compare cette industrie à celle de l'automobile, par exemple, pour un constructeur d'autos, le processus de création est bien plus lent; et si son véhicule est un succès, il aura au moins le loisir de le savourer. Nous, nous n'en aurons même pas le temps!"

De plus, sous prétexte de mieux coller à la réalité quotidienne des élèves, une partie des réformes pédagogiques² a pour effet d'accélérer la désintégration du système éducatif.

4. Pensez-vous que cette évolution puisse finir par mener à l'échec ? De quelle façon et avec quelles conséquences ?

Cette évolution peut conduire à l'échec, pas spécialement d'un individu, mais bien au-delà. Elle menace le processus éducatif, lui-même. En effet, l'individu qui vit constamment dans une hyper-stimulation sensorielle³ en même temps que dans l'obligation d'y répondre avec une grande immédiateté, devient difficilement capable de sublimation.

La sublimation est, dans son principe, une mise à distance avant tout temporelle entre les désirs qui surgissent chez l'individu et les satisfactions qu'il peut trouver. Cette distance temporelle est constituée d'une attente « solitaire » et organisée, elle permet de « mijoter » et de construire une réponse personnelle dans le meilleur des cas.

Si la sublimation est menacée dans notre société, le principe éducatif l'est aussi. Emmanuel Mounier disait que « l'éducation, c'est l'apprentissage à l'attente ». Je crois que c'est exact. Précisons que cette attente doit, bien sûr, être nourrie d'attention, de découvertes, de tâtonnements et de transformations à partir de mises en situation ou de questions-problèmes. Autrement dit, cette attente n'est pas vide d'objets ou de défis, pas plus qu'elle ne consiste en un simple défilement devant les œuvres du passé.

En définitive, le système social actuel, et en particulier, l'appareil médiatique est occupé de porter une atteinte systématique, de déconstruire le système éducatif parental et scolaire au profit d'une transformation de tous en consommateurs, les plus précoces possibles. Un des drames qui s'ajoutent, c'est que ce sont les milieux les plus défavorisés matériellement qui en général sont les premières victimes. L'opium du peuple n'est plus en rien la religion...

5. Dans une société où nous sommes soumis à de plus en plus de choix, pensez-vous que dix-huit ans soit l'âge idéal pour apprendre aux jeunes la philosophie ?

Dans son principe, ajouter une information ou une formation à toutes celles qui existent déjà, c'est augmenter le brouhaha informationnel dans lequel se trouvent nos élèves, les profs et toute la société. Donc, ce n'est pas une priorité.

Par ailleurs, si la proposition est de remplacer, par exemple, le cours de religion par un cours de philosophie sous prétexte que tout sera débattu et soumis, à la limite, à un doute socratique ou cartésien, c'est mener une guerre en retard, celle du 18^{ème}, celle des Lumières contre l'obscurantisme religieux.

Le cours de religion est, déjà dans les faits, bien souvent un lieu de débats et non de conditionnement dogmatique. Du reste, ce cours a encore le mérite de tolérer dans le meilleur des cas, l'évocation des racines de notre civilisation car la religion chrétienne a bien dû à un moment ou un autre jouer un rôle édificateur positif même si on ne le voit plus aujourd'hui. Il y a là une question-problème, voire une énigme historique dont Don Quichotte est la figure risible et tragique mais dont il est aussi, d'après Kundera⁴, la pierre angulaire de l'esprit de

² Par exemple, l'article « Le retard scolaire dû au programme » du journal *Le Soir* du vendredi 29 février 2008 en page 9. Pour un accès libre, le site : www.aped.be

³ Nous reportons le lecteur à l'analyse « *La télécommande et l'infantile* » de Philippe Meirieux. Son analyse est disponible sur ce site www.onehope.be mais si nous n'en partageons pas les solutions.

⁴ Milan Kundera, *L'art du roman*, éditions Gallimard, collection Folio n°2702, Paris, 1986. On se reportera en particulier aux pages 28 à 32.

toute la littérature occidentale. Par conséquent, la réponse à la question d'un cours de philosophie dans le secondaire n'est pas celle d'un cours de philosophie en plus ou à la place du cours de religion ou de morale, mais plutôt, celle de savoir quelle philosophie enseigner.

La réponse est difficile et facile à la fois.

Difficile parce qu'il y a un grand nombre de philosophies et souvent d'une grande technicité. Facile parce que le critère d'une « bonne » philosophie aujourd'hui serait, à notre avis, celui d'un discours théorico-pratique qui mettrait en question l'ambiance ou le milieu « sophiste » dans lequel nous sommes. Cette ambiance « sophiste » affirme que « l'homme est la mesure de toutes choses », que tout doit s'échanger, que toutes les idées se valent à condition qu'elles n'empêchent pas la circulation des autres. Cette ambiance sophiste dans laquelle nous baignons, est très bien accouplée, voire scellée avec le système commercio-informatique dans lequel nous vivons.

Aussi, si enseignement de la philosophie, il doit y avoir, c'est d'abord celui de l'acte philosophique premier à savoir, celui d'une mise à distance vis-à-vis de l'infinie multiplicité des désirs. C'est à cet acte réflexif premier que renvoie la démarche socratique et puis la fameuse phrase de Platon : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Cette dernière citation rejoint du reste le principe bouddhiste de l'extinction des désirs, sources de toutes les violences. L'idée majeure et commune est de conduire à un tri, à un choix existentiel (tout choix engage à des renoncements) face à la multiplicité trompeuse des perceptions – le bonheur, c'est toujours pour demain, chante le poète - . L'artiste peut dire des choses vraies contrairement à la méfiance qu'avait pour eux Platon. Du reste, Platon était un homme pressé de réparer par la quête d'un savoir indiscutable l'injustice faite à son maître Socrate par la démocratie athénienne. Platon pose des bonnes questions toujours actuelles mais pour les réponses, on cherche toujours. Bref, on peut voir que la difficulté, c'est bien de mettre les nuances...

Quoiqu'il en soit, la multiplicité sensorielle et virtuelle, trompeuse et source de violence, est précisément ce qui empêche l'individu d'accepter sa finitude et les limites de son environnement : cet environnement qui nous revient comme un boomerang aujourd'hui... La démocratie grecque n'a-t-elle pas trouvé, en définitive, la cause de sa disparition dans l'exacerbation d'un individualisme ignorant des limites de son environnement naturel ? La cité grecque aurait détruit ses forêts pour construire navires et monuments sans chercher à les renouveler. Elle aurait pallié cette destruction par une colonisation des bords de la Méditerranée. Nos démocraties ne sont-elles pas dans une même logique sursitaire ?

6. Dans un sondage récent, 70% des jeunes étudiants ne savent pas qui fait les lois ! Intérêt d'un cours de politique dans le secondaire ?

Je ne connais pas le sondage : son résultat est tout à fait vraisemblable.

La réponse proposée serait discutable (encore un cours de plus ?) et est caractéristique du monde politique actuel. En effet, dès qu'un problème de société se pose, on le renvoie à l'école comme si les problèmes surgissaient à cause d'un manque de « conditionnement ». La faute aux profs ? En fait, on ne solutionnera pas le désintérêt des jeunes pour la politique en l'introduisant à l'école : « la démocratie ne fonctionne plus bien » dit l'un, « il faut la mettre à l'école » dit l'autre...

Pour l'essentiel, l'école doit être un lieu neutre (sans publicité, sans gsm) où l'individu découvre, analyse, démonte et expérimente des idées différentes dans le respect des valeurs fondamentales et avec l'intime conviction qu'il a droit à l'erreur.

Le plus grand service que le monde politique puisse rendre à l'école, c'est d'abord de clarifier lui-même les enjeux et de donner l'exemple d'un comportement respectueux du bien commun et des plus faibles. La défense des plus faibles et des plus « aveuglés » par le système ne doit pas être un prétexte à l'abus de pouvoir dans le chef de ses défenseurs...

Bref, ce n'est pas en diffusant le débat politique dans l'école que l'on résoudra le désintéret des citoyens adultes pour la politique.

7. En tant que donateur de *Médecins sans frontières*, pensez-vous que votre argent est utilisé intelligemment ? (Un argent pour nourrir plutôt que pour développer)

Depuis longtemps, je soutiens modestement cette association humanitaire *Médecins sans frontières*. Pourquoi ce choix ? Parce que cette association allie compétence et générosité, et qu'elle permet l'engagement d'une certaine élite, mais il est vrai qu'un tel engagement peut parfois disculper des responsabilités par rapport à l'ensemble d'une société et par rapport au long terme.

Ce choix, je le fais en référence à la réussite d'un homme comme Gandhi qui est parvenu dans son vaste pays à engager une action globale en alliant le « haut » et le « bas » de la société.